This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06914311 7

SAMUEL PUTNAM VERY
"far more seemely were it for thee to have
thy Study full of Bookes than thy purses full
of money." Lilly

LETTRE

D'UN RELIEUR FRANÇAIS

A

UN BIBLIOGRAPHE ANGLAIS.

CHEZ LESNÉ, RELIEUR, RUE DE TOURNON, N° 15.

LETTRE

D'UN RELIEUR FRANÇAIS

A

UN BIBLIOGRAPHE ANGLAIS,

PAR LESNÉ,

RELIEUR, A PARIS.

.... Nous voulons rester, nous resterons Français.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

M. DCCC. XXII.

KH

20

LENOX LIBRARY
1895

LESNÉ,

RELIEUR FRANÇAIS,

A MONSIEUR TH. F. DIBDIN,

MINISTRE DE LA RELIGION, A KENSINGTON.

Avec un ris moqueur, je crois vous voir d'ici,
Dédaigneusement dire : Eh, que veut celui-ci?
Qu'ai-je donc de commun avec un vil artiste,
Un ouvrier français, un *bibliopégiste?*
Ose-t-on ravaler un ministre à ce point!
Que me veut ce *Lesné?* je ne le connais point.
Je crois me souvenir qu'à mon voyage en France,
Avec ses pauvres vers je nouai connaissance.
Mais c'est si peu de chose un poète à Paris!
Savez-vous bien, Monsieur, pourquoi je vous écris?
C'est que je crois avoir le droit de vous écrire.
Fussiez-vous cent fois plus qu'on ne saurait le dire,
Je vois dans un ministre un homme tel que moi;
Devant Dieu je crois même être l'égal d'un roi.

D'après cet exorde, vous pensez sans doute que, bien convaincu de ma dignité d'homme, je me crois en droit de vous dire franchement ma façon de penser : je vous la dirai donc, Monsieur.

Si vous dirigiez un journal bibliographique ; que vous fissiez, en un mot, le métier de journaliste,

je serais peu surpris de voir, dans votre *Trentième Lettre*, une foule de choses hasardées, de mauvais calembourgs, de grossièretés, que nous ne rencontrons même pas chez nos journalistes du dernier ordre, en ce qu'ils savent mieux leur monde, et que s'ils lancent une épigramme, fût-elle fausse, elle est au moins finement tournée.

Mais vous êtes Anglais, et par cela seul dispensé sans doute de cette politesse qui distingue si heureusement notre nation de la vôtre, et que vos compatriotes n'acquièrent pour la plupart qu'après un long séjour en France.

Ne croyez pas que j'aie en vue dans cette Lettre de relever toutes les inconvenances de la vôtre ; à Dieu ne plaise : elles sont en trop grand nombre. M. Crapelet, qui a pris la peine de la traduire, a relevé une partie de ces inconvenances, qui ont toutes, il faut le dire, un caractère national ; mais qui heureusement ne peuvent nuire en rien à la réputation des gens que vous avez si légèrement ridiculisés.

Je ne vous parlerai donc guère que de la reliure. Dans votre séjour à Paris, vous avez, dites-vous, consacré *plusieurs heures* à l'examiner ; c'est-à-dire que vous l'avez vue à vol d'oiseau. Vous avouez même que vous n'avez visité aucun relieur ; et cependant vous ne craignez pas d'avancer que les fers poussés sur tel livre que vous avez vu, ont été

chauffés *dans les réchauds ardens* de Thouvenin : quelle légèreté d'expression!

> Vous éprouvez souvent le besoin de médire :
> Comme vous ravalez ce que le monde admire!

Si vous aviez pris la peine de visiter les ateliers de nos fameux artistes, tels que ceux de Thouvenin et Simier, vous eussiez vu quelles précautions, quels soins sont apportés dans la pose, et particulièrement dans le chauffage des fers, qui, pour la plupart ayant servi long-temps, ont conservé le même brillant, le même poli que s'ils étaient neufs; ce qui prouve qu'ils ne sont pas chauffés dans des réchauds ardens.

Observez, Monsieur, comme la passion fait souvent juger peu sainement des choses; je crois même que les savans et ceux qui passent pour l'être sont plus enclins à ce défaut : forts de ce qu'ils savent, ils pensent tout savoir, et sont très obstinés dans leurs sentimens; si on leur fait apercevoir qu'ils se trompent, c'est une raison de plus pour ne pas en démordre : vous en êtes une preuve évidente. Vous me paraissez très amateur de reliure; mais permettez que je vous le dise, vous n'êtes pas assez connaisseur pour juger dans une reliure terminée, de sa bonne ou mauvaise confection intérieure : témoin le craquement des feuilles que vous décrivez d'une manière si emphatique, si originale, qu'il

faut en vérité chercher ce que vous voulez dire; on croirait à vous entendre, que c'est une des qualités essentielles de la reliure française. En examinant rapidement les différens genres français et anglais, je vous dirai sur ce sujet des choses évidentes que vous ignorez totalement, et que vous pourrez même fort bien ignorer encore quand je vous les aurai dites, car beaucoup d'ouvriers sont incapables de les discerner.

Si dans votre Lettre vous vous borniez à critiquer mon Poëme, ou même à dire que j'écris moins mal que je ne relie, je me garderais bien de vous répondre; mais vous attaquez les relieurs français en général; vous prétendez qu'ils ne sont parvenus au point où ils en sont qu'en imitant vos ouvriers; vous leur accordez, comme par grâce, qu'en continuant ainsi, *l'âge d'or pourra renaître en France pour la reliure :* phrase à coup sûr plus gigantesque que celle que vous me reprochez quand je parle de sa décadence. Vos reproches sont publics, ma réplique doit l'être, et il ne me sera pas difficile de vous prouver que c'est justement en imitant vos ouvriers que la reliure française est tombée dans l'état de dépérissement où nous l'avons vue dans les ouvrages communs; et que, quant aux ouvrages soignés ou de luxe, c'est encore en copiant trop servilement vos ouvriers que la plupart des nôtres (je veux parler de nos ouvriers distingués) sont, pour

ainsi dire, tombés dans le gothique, dans le mauvais arrangement, la mauvaise composition des fers, enfin dans un embellissement mal entendu : car bien que vous blâmiez l'embellissement, la richesse des reliures, les ornemens étrangers dans les livres, vous me paraissez cependant y pencher.

Quant à moi je voudrais qu'on se bornât à établir des reliures simples, mais solides, susceptibles de durer autant de temps que les livres, dans les deux parties qui constituent essentiellement la reliure, c'est-à-dire la couture et l'endossement; que l'on pût renouveler la couverture sans pour cela être obligé de démonter le livre, et par conséquent de le recoudre et le rogner de nouveau; mon unique but est la conservation des marges, puisque c'est d'après leur dimension que s'établit ordinairement le prix d'un livre.

Voilà ce que j'ai essayé d'établir, de prouver, d'une manière claire et précise, dans ma méthode de perfectionnement; méthode que nos ouvriers et les vôtres estiment intérieurement, et qu'ils n'adopteront pas, parce qu'elle est trop longue, et que, par la couture entière, ils seraient obligés de renoncer aux dos entièrement plats.

Maintenant qu'on est riche en livres, on ne lit plus autant qu'autrefois; on s'inquiète peu de la solidité des reliures, on en fait des objets de parure, d'ameublement; c'est chez vous qu'est née cette

mode. Ceux qui lisent, et qui, par leur état, leur fortune, sont obligés d'avoir de beaux livres, ont des doubles exemplaires; et les livres de parade ne bougent pas de dessus les rayons. Comment pourrait-on juger du degré de solidité de tels ouvrages? La postérité les jugera; et quand ces magnifiques cartons ne tiendront plus aux livres, on encadrera les plus beaux pour les conserver comme des échantillons de ce que faisaient les artistes de notre siècle. Ce pronostic regarde encore plus vos relieurs que les nôtres; car les mors de vos livres en veau sont bientôt cassés; vos ouvriers sont trop prodigues de ce que les nôtres économisent trop; je veux parler de la colle-forte qui dessèche, durcit les mors et les nerfs, et fait casser la peau tout le long des dos; ce qui arrive quelquefois à des reliures passablement bonnes d'ailleurs.

Alors les yeux seront dessillés; on reviendra au simple et au solide. Je laisserai donc, pour ainsi dire, de côté l'embellissement, et ne m'occuperai guère que de la solidité.

Vous êtes convenu que nos Desseuil, Delorme, Derome, Pasdeloup surpassaient leurs contemporains anglais; *qu'autrefois les Français éclipsaient tout le monde en reliure*. Vous n'en conviendriez pas, que toute l'Europe n'en serait pas moins convaincue : or, dites-moi, Monsieur, pourquoi vos relieurs et les nôtres ont cessé d'imiter ces grands

maîtres? c'est le désir d'innover qui en a été cause; et la manie qu'ont malheureusement les Français d'imiter tout ce qui se fait chez l'étranger, les a fait copier : 1°. vos dos brisés à faux nerfs; 2°. la façon de vos mors, si préjudiciable à la conservation intacte des livres; 3°. vos dos plats, qui n'ont aucun soutien; 4°. et enfin l'embellissement outré, qui fait consumer en pure perte un temps précieux: tels sont les griefs que je reproche à votre reliure. Prouvons.

Les faux nerfs que vos relieurs ont introduits sur les livres, sont un vrai charlatanisme qui décèle l'impuissance où ils sont d'imiter, dans cette partie, la correction qu'y apportaient les relieurs anciens. Je l'ai dit et le répète ici, les dos venant à s'user, les faux nerfs feront autant de pendeloques assez désagréables : vos relieurs ne sont pas plus habiles que les nôtres dans la division des nerfs. J'admettrais que sur un livre très gros, en proportion de sa grandeur, tel qu'une grosse Bible *in*-8°, il ne devrait y avoir que quatre nerfs, afin de rendre les entrenerfs d'un carré oblong, et non tout étroits, et presque pas plus larges que les nerfs; mais c'est un abus d'en mettre cinq, comme c'en est un de n'en mettre que quatre sur un livre de deux à trois cents pages. Mais une bizarrerie qui n'a pas le sens commun, c'est de faire un entrenerf double des autres dans sa dimension. C'est de chez vous qu'est

venue cette méthode inepte. Pour plaire à des amateurs, Thouvenin exécute des reliures de ce genre; mais dussiez-vous n'en pas convenir, il leur a donné une sorte d'embellissement sur lequel vos ouvriers sont bien loin de l'emporter.

Pour ce qui est de la facture des mors, je ne vois pas que nos artistes y réussissent moins bien que les vôtres; nos ouvriers du second ordre y manquent rarement. S'il est permis de sacrifier quelquefois l'utile à l'agréable, c'est seulement dans la facture des mors que j'admettrais cette exception; mais il n'en est pas moins vrai que les mors anciens étaient bien préférables relativement à la conservation des livres. Faits en biseau ou chanfrein presque insensible, le mors du livre n'était pas ployé juste d'équerre, comme il l'est aujourd'hui, et n'était pas fait aux dépens des premiers et derniers cahiers des livres, qui se trouvent quelquefois plus étroits de marge sur le devant d'une partie de l'épaisseur des mors. C'est pour cette raison qu'aux reliures soignées je recommande une bonne quantité de gardes blanches; c'est sur elles alors que portent les mors. Les mors en biseau ne formaient pas à l'intérieur des livres, au commencement et à la fin, des plis désagréables au fond des cahiers, comme je l'ai remarqué dans vos meilleurs ouvrages; souvent même les plis, chez vous comme chez nous, existent par tout le dos, par le fait de l'endossement fait au marteau. Les mors

si carrés, si jolis, et auxquels on ne renoncera jamais, mangent quelquefois les marges des fonds des premiers et derniers cahiers d'une manière irréparable dans les ouvrages d'un usage très fréquent.

Faites part, je vous prie, de mes observations à quelques uns de vos célèbres ouvriers, non à ceux qui sont accoutumés à voir par les yeux des autres, mais à de véritables artistes, à des hommes impartiaux; ils ne diront pas tout haut que j'ai raison, sans doute l'esprit national les en empêchera; mais ils vous l'avoueront tout bas, ou du moins ils ne se le dissimuleront pas intérieurement.

Vos ouvriers, et les nôtres après eux, sont tombés dans une étrange erreur en pensant que les dos presque plats peuvent se soutenir à des lectures réitérées, ou plutôt ils ne l'ont pas pensé; je ne leur suppose pas cette ineptie : ils ont sciemment sacrifié l'utile à l'agréable, car il n'y a qu'une couture entière qui soit susceptible de conserver au dos sa forme primitive; vos anciens et les nôtres l'avaient bien senti.

Les dos ronds ou demi-ronds, à la manière des anciens, présentent plus de difficultés pour les bien dorer, et particulièrement pour que les filets des divisions soient poussés horizontalement, surtout de tête et de queue, ce à quoi vos relieurs et les nôtres manquent trop souvent. Les dos ronds, même bien dorés, font un effet désagréable à l'œil de ceux qui

sacrifient volontiers l'utile à la symétrie, en ce qu'il paraît exister entre la dorure de plusieurs volumes qui se touchent, et surtout dans les filets des divisions, fussent-ils, je le répète, bien poussés, des solutions de continuité, et cela par l'effet de la convexité des dos et de la courbure presque insensible vers les mors.

Ce désagréable effet n'existe pas dans des dos plats; au contraire, ils sont, quand la dorure est bien faite, ce que je crois avoir suffisamment expliqué par ces vers :

« Que les filets poussés horizontalement,
« Se trouvent placés tous au même alignement,
« De sorte qu'un ouvrage étant sur la tablette,
« Tous les filets bien joints semblent une roulette;
« Ils ne plaisent à l'œil que lorsqu'ils sont d'accords,
« Que jamais les filets ne dépassent les mors. »

(*La Reliure*, Ch. VI.)

Non, sans doute, il ne faut pas qu'ils les dépassent, mais il faut, il est indispensable qu'ils viennent jusqu'aux mors, aussi-bien que les divers ornemens dont on garnit les nerfs, à moins que ce ne soit de petits compartimens; car quand ce sont des dessins continus en mosaïque ou autres, qui s'arrêtent à une ligne ou une demi-ligne du filet de mors, ou de la place qu'il doit occuper, ces sortes d'ouvrages ont l'air de ne pas être finis : aussi vos ouvriers,

pour échapper à l'œil scrutateur de l'amateur délicat, ne mettent plus de filets de mors; les nôtres les ont imités, parce que cela vient de chez vous; et je vois en tous lieux des ouvrages que l'on admire, et qui présentent ces difformités.

C'est donc pour obtenir cet effet agréable, c'est pour rendre plus facile la dorure des dos, que vos relieurs ont fait les dos plats; mais je doute fort que vos livres manuels se soutiennent plus longtemps que les nôtres : passe encore pour les livres de bibliothéque, que chez vous, comme chez nous, on n'a que par curiosité.

Comme les nôtres, vos ouvriers se dispensent de l'emploi du parchemin dans l'endossement, ou, s'ils en mettent, ils négligent de le coller au dedans du livre sur les cartons, afin qu'ils ne paraissent pas au travers des gardes. Qu'à l'imitation des anciens ils mettent des gardes entières en parchemin, elles ne paraîtront pas au travers du papier des gardes; elles contribueront à faire fermer hermétiquement le livre, et l'on ne verra pas, comme je vous l'ai déjà dit, des cartons s'en séparer.

Quant au craquement des feuilles, qui paraît vous causer des attaques de nerfs, vous vous méprenez singulièrement en pensant que ce n'est que parce que les livres sont trop battus qu'ils font ce désagréable effet; cela peut quelquefois avoir lieu quand le livre n'a pas été battu également. Un livre

parfaitement bien battu, mis en presse par petites parties, qui ne ferait aucun pli avant d'être cousu, pourrait en faire étant terminé : cela arrive quand celui qui l'a cousu, croyant qu'une des qualités essentielles d'une bonne couture est d'être serrée, tend par trop les fils qui fixent chaque cahier; ceux-ci forment des ondulations qui tendant à s'allonger, à prendre toute leur extension naturelle, à s'aplatir, en un mot; et ne pouvant le faire, quand le livre est mis en presse toutes les fois que la manutention l'exige, causent ce craquement qui vous déplaît ainsi qu'aux véritables amateurs, mais que personne ne décrirait d'une manière si singulière que vous l'avez fait.

L'explication que je viens de vous faire est, je crois, palpable; et s'il était question de la vérifier dans un livre qui présenterait ce défaut, il faudrait le démonter soigneusement, le remettre simplement en presse par petites parties, puis vérifier. Quand tous les cahiers auraient repris leur extension primitive, on trouverait que le livre, juste d'équerre avant d'être défait, serait plus long du côté du dos que sur le devant. Vous voyez, Monsieur, comme il est facile de mal juger dans les choses qu'on ne connaît pas.

Il me reste à vous parler de l'embellissement mal entendu, souvent même outré, de la plupart de vos ouvriers, que les nôtres, je vous le répète,

ont trop servilement imité ; mais cela n'aura qu'un temps : on reviendra au genre simple, qui certes n'est pas le moins beau, ni le moins difficile, en ce qu'il ne souffre pas de médiocrité. Aujourd'hui ce n'est pas que dans la reliure qu'on est retombé dans le gothique ; il y a une infinité de choses pour lesquelles on a donné dans le même excès :

Dans tous les objets d'art d'un précieux fini,
Aujourd'hui le moderne est du vieux rajeuni;
Ressemblant au phénix qu'en vain le feu dévore,
Le gothique renaît, meurt, et renaît encore.
Ce vieil hydre en tous lieux s'introduit sourdement,
Et les progrès des arts causent tout son tourment.
L'ardeur de dominer fait son unique envie ;
Mais chassé dès long-temps de la typographie,
Qu'il aille, bien certain des plus honteux revers,
Se cacher pour jamais au bout de l'univers.

Si j'étais maître de son sort, je ne consentirais qu'avec peine qu'il se réfugiât dans votre île; le passage du détroit qui nous sépare lui est trop familier. N'inférez pas de tout ceci que ce genre soit un monstre à mes yeux.

Sans doute le gothique a des formes heureuses,
Mais elles sont souvent plutôt capricieuses;
Je l'estime, et voudrais qu'on en tirât parti,
Mais non pour retourner juste où l'on est parti.

Vous reprochez à *Boserian l'aîné de s'être trop*

complu dans les outils de dorure ; vos ouvriers en sont quelquefois prodigues, soit qu'ils les poussent avec ou sans or : ils nous ont donné le pitoyable exemple de pousser des fers sans or, dont les dessins ne paraissent pas en relief; tandis que le bon goût voudrait que tout fer dit à froid, roulettes, palettes ou fleurons même, poussés sans or, parussent en relief : ce en quoi nos artistes ont devancé les vôtres. Je sais bien que les dépenses sont considérables; mais les fers imprimés en creux, les mêmes fers qui servent à la dorure, doivent être exclus des embellissemens dits à froid.

Encore quelques mots sur les compartimens que vos ouvriers poussent d'un seul coup sur les plats des couvertures : si c'est une beauté que des fers à froid soient profondément imprimés, soient frappés de manière que tous les ornemens soient bien visibles, c'est une grande difformité que des fers dorés soient enfoncés de la même manière. De plus, ces compartimens sont très souvent mal appropriés aux formats; quelquefois ils sont trop courts ou trop étroits, quelquefois trop larges et trop longs; il n'y a que le format pour lequel ils ont été faits, auquel ils soient propres : si on les pousse sur un format plus petit ou plus grand, toute l'harmonie est détruite; avec un peu de charlatanisme on remédie tant soit peu à ces incorrections, mais le véritable connaisseur aperçoit toujours le métier; il n'y

a que l'ignorant qui s'extasie sur des choses d'une exécution choquante. Je sais bien que je puis dire avec plus de vérité qu'un de nos poètes, que je suis *plus enclin à blâmer que savant à bien faire;* mais que voulez-vous? je suis passionné pour mon art; et dussiez-vous m'en blâmer, j'aime à en discourir, comme vous aimez à conter.

Il résulte de toutes mes observations, que c'est en se copiant tous mutuellement, qu'on finit par ne rien faire de bon dans aucun genre. Il n'y a eu guère que Boileau qui, en imitant, en traduisant même, est demeuré original, au point de ne pouvoir être imité par personne. C'est une maladie française de vouloir toujours imiter les Anglais; ceux-ci, à leur tour, commencent à en être atteints. Ainsi l'habitude que vos libraires ont prise de faire cartonner les livres leur est très préjudiciable; on les grecque impitoyablement, on les endosse sans ménagement, ils sont abondamment pourvus de défectuosités. J'aime à voir conserver les objets d'arts, n'importe de quel pays ils viennent. Il m'est passé par les mains quelques exemplaires du beau livre intitulé : *Italian Scenery*. Ces exemplaires étaient tous mutilés, ayant été percés, pour les assembler, à un pouce dans les marges du fond, et quelquefois sur le devant des figures, comme on assemble à tort en France les livres de musique. Vous avouerez que c'est détruire à plaisir.

J'aimerais mieux que les libraires qui établissent de beaux livres, même des *in*-8° sans figures, les fissent plier soigneusement, et les renfermassent dans de petits cartons que les amateurs consentiraient à payer séparément : on aurait au moins des livres intacts; tandis qu'en apportant tous les soins imaginables, en défaisant une brochure, il y a toujours quelques fonds de cahiers qui en souffrent. C'est bien pis quand les livres brochés ou cartonnés sont mal pliés, comme cela arrive trop souvent; en les repliant, il se trouve des parcelles de papier de couleur sur les marges du fond, des marques de grecque, ou pour le moins des taches de colle, qu'on ne fait jamais disparaître parfaitement.

Enfin c'est en imitant qu'on réussit presque toujours mal; vous en êtes encore une preuve évidente. J'ai vu en beaucoup d'endroits de votre Lettre, que vous avez voulu imiter Sterne : qu'est-il arrivé? vous êtes resté au-dessous de lui, comme tous les imitateurs de notre bon La Fontaine sont restés en-deçà de l'immortel fabuliste.

Vous me paraissez écrire indifféremment ce qui vient au bout de votre plume, sans prendre la peine de vous relire. Aussi, après m'avoir fait l'honneur de rapporter plusieurs citations de mon Poëme et de ses notes, vous annoncez qu'un relieur *du nom de Lesné s'occupe d'un Poëme sur la Reliure;* vous en transcrivez le début et la fin; vous vous apitoyez

sur mon sort en cas que je sois marié, et que j'aie de la famille; puis, un moment après, vous ne faites pas de difficulté d'annoncer que j'ai dédié mon Poëme à mon fils âgé de dix-sept ans. En vérité, Monsieur, vous avouerez qu'on ne saurait être plus diffus; qu'il est impossible de mettre moins d'ordre dans une rédaction. Je suis fâché qu'un ouvrier vous en fasse la remarque. Le désir de conter vous fait citer mal, et vous donnez de telles tournures à ce que vous traduisez, que vous changez le sens, que vous défigurez tout. Tenez, Monsieur, mon Poëme et ses notes vous ont donné de l'humeur; vous eussiez préféré que ce fût un ouvrier anglais qui l'eût composé; vous n'eussiez pas été choqué des éloges qu'il eût donnés à ses confrères, s'il leur en eût donné; vous ne l'eussiez pas été non plus qu'il les qualifiât d'artistes; mais, Monsieur, dans tous les arts il y a des ouvriers et des artistes. Je crois que ce distique pourrait trancher cette antique difficulté :

Un art n'est qu'un métier dans une main vulgaire;
Un métier est un art quand on le sait bien faire.

Il est impossible de ne pas être de cet avis. Je sais bien qu'il y a des gens qui se qualifient d'artistes, et qui ne méritent pas ce titre; mais le public en fait justice et en rit.

Tout le monde aujourd'hui prend le titre d'artiste;
Un chétif écrivain, misérable copiste,

Se croit au moins l'égal des Fillot *, des Jarry;
Il n'est empoisonneur qui pense être un Véry;
Chacun dans son état veut être un grand apôtre;
Tout horloger se croit un Breguet, un Lepautre.
Aubry, s'il existait, sans beaucoup de façons,
Aux Didot sur leur art donnerait des leçons!
Luniers broche en basane aussi bien que Leprince:
Dans l'ouvrage soigné leur succès est très mince;
Cependant chacun d'eux dit qu'en le payant bien
Il pourrait aisément surpasser Thouvenin.
L'ignorance est toujours prompte à se croire habile.
En veut-on un exemple, on en rencontre mille:
Chez vous comme chez nous on trouve à chaque pas
Gens qui veulent passer pour ce qu'ils ne sont pas.

Ne croyez pas cependant, Monsieur, être le seul à qui mon Poëme déplaise; j'ai été critiqué même par ceux qui ne m'ont point lu. Il y a des gens, et peut-être êtes-vous de ces gens-là, qui ne pardonnent guère à un ouvrier de paraître un peu moins sot que ne semble le comporter sa condition; mais consolez-vous, j'ai ouï dire que des personnes sages, zélées, travaillaient ardemment à réprimer, prévenir, empêcher, ou punir cet abus intolérable. Je vous dis tous les mots en usage en pareil cas, tant je suis

* Fillot était le calligraphe qui se chargeait de copier des feuillets pour tous ceux qui voulaient l'employer; il imitait, avec la même vérité, les éditions des Alde, des Étienne, des Elzevirs, les caractères gothiques, ceux des Bodoni, Didot, etc. Si vous eussiez demandé son nom, M. Chardin ou d'autres personnes n'auraient pas fait difficulté de vous l'apprendre.

incertain sur le mot propre. Mais revenons à mon Poëme. Quelques personnes lui font grâce en faveur de la bonne intention et des notes ; et vous, ce sont les notes qui vous déplaisent le plus, parce qu'elles donnent des explications qui ne sont pas de votre goût, et puis, vous trouvez peut-être qu'il est ridicule de se commenter soi-même. Que voulez-vous ! j'ai fait comme tout le monde :

J'ai vu que les auteurs, dans le siècle où nous sommes,
Se souciaient très peu de passer pour grands hommes :
Qu'ils préfèrent enfin eux-mêmes commenter
Ce qu'on pourrait un jour très mal interpréter.
Quand ils n'existent plus, qu'ils ne peuvent répondre,
Il n'est pas difficile alors de les confondre;
Et le premier pédant qui se croit de l'esprit,
Se fait commentateur, taille sa plume, écrit.
Les auteurs de nos jours, plus prudens et plus sages,
Préfèrent, eux vivans, commenter leurs ouvrages,
Que de s'en rapporter à des savans en *us*,
Qui leur font leur procès alors qu'ils ne sont plus,
Et souvent mal payés par d'avides libraires,
Pour vivre plus long-temps font de longs commentaires.
On commente, on traduit : chaque commentateur
Croit entendre tout seul le vrai sens de l'auteur.
D'un commentaire obscur chaque page est farcie;
La phrase la plus claire est souvent obscurcie.
Racine commenté par cent auteurs divers,
Est-il mieux entendu de ceux qui font des vers?
Que peut-on dire encor de cet auteur aimable?
Le commentaire est fait : beau, divin, admirable!

Voilà ce qu'on peut dire à tout vers, à tout mot.
Les Luneau-Boisjermain, les Geoffroy, Petitot,
Pensaient-ils ajouter à sa gloire immortelle?
On ne parlera plus de ces gens pleins de zèle,
Et Racine et Corneille, Horace et Despréaux,
Pour nos derniers neveux seront toujours nouveaux!
Par les notes qu'on fait soi-même à ses ouvrages,
On trouve le moyen de quadrupler les pages;
Et si l'on peut aussi quadrupler les écus,
Les soins qu'on s'est donnés ne sont pas superflus.
De là, cent lieux communs, mille raisons bien sottes,
Un poëme aujourd'hui ne paraît pas sans notes,
Ou ce serait choquer l'usage, le bon sens;
Le plus petit poëme, à trois ou quatre cents,
Doit être accompagné de notes, de préface,
D'un avertissement et d'une dédicace.
Ai-je comme Hardouin, en dépit d'Apollon,
En pitoyables vers travesti Fénélon?
Aurais-je osé toucher cette prose admirable
Pour en faire un poëme aride et détestable?
Ai-je dans quelque pièce au-dessous du mesquin
Essayé le cothurne ou bien le brodequin?
J'ai chanté mon état, et sans qu'on me déplaise,
Un chacun sur mes vers peut gloser à son aise;
Mais si l'on parle d'art, et qu'on veuille prouver
Qu'en perfectionnant je voulus innover;
Si l'on dit, qu'exerçant sa gothique influence
Le seul goût des Anglais doit prévaloir en France;
Si l'on veut soutenir que notre Thouvenin,
Près de Charles Lewis n'est tout au plus qu'un nain,
Et que même chauffant ses fers outre mesure,
Il n'est près d'Albion qu'un novice en dorure,

Je me récrie alors, et j'affirme en ce cas,
Que ce beau jugement est celui de Midas.

Je me garderai bien de passer sous silence la dernière partie de votre Lettre : *Un bruit assez étrange est venu jusqu'à vous;* et Charles Lewis doit vous quitter pour quelque temps pour établir en France une école de reliure, d'après les principes du goût anglais; mais vous croyez, dites-vous, que ce projet est sûrement chimérique, ou que, si on le tentait, il serait de courte durée.

Pour cette fois, Monsieur, votre pronostic serait très juste; cette démarche serait une folie : il faudrait s'abuser sur l'engouement des amateurs français, et ceux qui sont atteints de cette maladie ne sont pas en assez grand nombre pour soutenir un pareil établissement.

Oui, l'on aime votre genre de reliure; mais on aime les reliures, façon anglaise, faites par les Français. Pensez-vous donc, ou Charles Lewis pense-t-il qu'il n'y ait plus d'esprit national en France ?

Allez, le sang Français coule encor dans nos veines;
Nous pourrons éprouver des malheurs et des peines,
Que nous devrons peut-être à vous autres Anglais;
Mais nous voulons rester, nous resterons Français!

Ainsi, que Charles Lewis ne se dérange pas; qu'il cesse, s'il les a commencés, les préparatifs de sa descente; qu'il ne prive pas ses compatriotes d'un

fâché de vous voir en agir ainsi envers mes compatriotes : je désirerais que beaucoup d'Anglais fissent de même; cela pourrait désangliciser ou désanglomaniser les Français. Vous, Monsieur, qui aimez les mots nouveaux, aidez-moi, je vous prie, à franciser, à purifier celui-ci. Quant à moi

Je ne fus pas nourri de grec et de latin,
J'appris à veiller tard, à me lever matin,
La nature est le livre où je fis mes études,
Et tous ces mots nouveaux me semblent long-temps rudes;
Je trouve qu'on ne peut très bien les prononcer
Sans affectation, au moins sans grimacer;
Que tous ces mots tirés des langues étrangères
Devraient être l'objet de critiques sévères.
Faites donc de l'esprit en dépit du bon sens,
On vous critiquera; quant à moi j'y consens.

Je terminerai cette longue Lettre de deux manières : à l'anglaise, en vous souhaitant le bonjour ou le bonsoir, suivant l'heure à laquelle vous la recevrez; à la française, en vous priant de me croire,

MONSIEUR,

Votre très humble serviteur,

LESNÉ.